

Recherches sociographiques



Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance : traditions du pays de Caux et du Québec*

Denise Lemieux

Volume 32, numéro 1, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056600ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056600ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, D. (1991). Compte rendu de [Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance : traditions du pays de Caux et du Québec*]. *Recherches sociographiques*, 32(1), 131–133. <https://doi.org/10.7202/056600ar>

sans doute les schémas calqués sur l'itinérance masculine. Les femmes décrites ressemblent à beaucoup d'autres qui se retrouvent seules et qui éprouvent certaines difficultés à payer leur logement en attendant que le chèque de la sécurité du revenu arrive, que le divorce se règle ou qu'elles puissent se trouver un emploi suffisamment rémunérateur pour assurer leur autonomie. Elles s'en distinguent cependant, car elles recourent à des moyens illusoire pour oublier leurs problèmes ou vivent les conséquences d'une dépression ou d'une maladie mentale dans un monde qui n'a pas prévu toutes les ressources pour accueillir ce type de personnes, autant hommes que femmes, depuis que les solidarités traditionnelles font défaut et que l'État a choisi de sortir les malades mentaux et les toxicomanes des établissements publics.

Madeleine GAUTHIER

Institut québécois de recherche sur la culture.

Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance : traditions du pays de Caux et du Québec*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval/C.N.R.S., 1990, 333 p.

Qu'il lise *Le Grand Meaulnes* de ALAIN-FOURNIER ou *La gloire de mon père* de Marcel PAGNOL, le lecteur québécois y trouve un dépaysement s'ajoutant à des souvenirs d'enfance en partie imaginaires. Ce dépaysement d'ordre culturel, le livre de Anne-Marie Desdouits l'éclaire dans un ouvrage d'ethnologie comparée portant sur l'enfance dans une région de la Normandie et dans le Québec rural. La différence marquée entre ces enfances campagnardes est surtout mise en relief à travers la présentation détaillée de la vie des enfants à l'école, thème qui constitue une large partie de l'ouvrage ; c'est l'aspect le plus nouveau et original de cette analyse qui procède cependant d'un objectif beaucoup plus général.

Que subsiste-t-il au Québec des traditions apportées de France au XVII^e siècle, en particulier de ces cultures régionales diverses d'où venaient les immigrants ? Cette question maintes fois posée sur les comportements démographiques, la langue, l'architecture, le mobilier, l'auteure l'aborde par l'examen des traditions, celles des fêtes et des saisons qu'elle a traitées ailleurs, et celles des pratiques envers l'enfant auxquelles ce livre est consacré.

Pour aborder l'enfance, l'ethnologie traditionnelle possède deux qualités notoires : une attention minutieuse aux objets et pratiques de la vie matérielle que ne possèdent pas les sciences psychosociales qui se sont attardées jusqu'ici au développement de l'enfant, et une cueillette systématique des traditions et des rites qui scandent les grands moments de l'existence. On suivra donc avec intérêt, en faisant maints détours par le Québec rural et le pays de Caux, les passages que constituent la naissance, le baptême, les premiers pas, les jeux, l'entrée à l'école, la journée scolaire et la première communion. Dans chaque cas, on y évoque l'environnement matériel, sans oublier les acteurs qui s'agitent autour du rituel, ou ceux qui, quotidiennement, interagissent avec l'enfant. Ces descriptions présentées dans une langue claire et agréable, agrémentées de citations pittoresques et de gravures choisies, suscitent la curiosité et, à cet égard, valent la lecture. L'ouvrage est par ailleurs d'un intérêt scientifique

indéniable pour une compréhension non seulement de la socialisation de l'enfant mais de certains traits plus généraux des sociétés évoquées.

On utilise des entrevues orales recueillies au début des années 1980 auxquelles s'est ajouté, pour le Québec, un matériel d'enquête plus vieux d'au moins deux décennies et des données sur les manuels scolaires. Le livre se divise en trois parties: la famille, l'école et la paroisse. Avant de souligner quelques grands points qui se dégagent de la comparaison, similitudes ou différences, il faut s'arrêter aux unités d'analyse choisies: d'une part, une seule région de France située dans une aire géographique relativement circonscrite, en majeure partie peuplée d'exploitants et d'ouvriers agricoles évoluant dans un contexte de fermage, ce qui explique les conditions de vie difficiles d'une majorité des familles; d'autre part, une collectivité formée de plusieurs régions du Québec et d'un vaste territoire géographique où la diversité des conditions socio-économiques s'accompagne d'un trait commun, un mode familial de propriété et d'exploitation du sol avec certaines variations selon la proximité des marchés et la combinaison avec d'autres genres de vie.

Bien que certaines pratiques et attitudes envers l'enfant chez les deux groupes puissent être attribuées à une possible origine commune, cette France du XVII^e siècle dont il est peu question ici, les événements entourant la naissance et l'éducation de l'enfant semblent surtout tributaires des différences de l'organisation sociale et familiale. Les mères cachoises travaillent sur la ferme et s'engagent à l'extérieur, s'arrêtant à peine pour accoucher. En leur absence, les grand-mères prennent la relève pour les soins aux petits enfants, ce qui implique une transmission plus continue de pratiques traditionnelles qu'au Québec où la mère s'éloigne peu du foyer et demeure la principale responsable des soins à l'enfant. Le médecin semble moins accessible dans le Caux, tant pour l'accouchement que pour les maladies infantiles, ce qui explique la persistance accrue chez les paysans normands d'un recours aux croyances et remèdes traditionnels. Une lecture moins globale du Québec rural eut sans doute révélé des pratiques analogues à celles de la Haute Normandie, bien que rites et pèlerinages aient été canalisés au Québec vers des figures exclusivement religieuses. L'autre point majeur qui ressort de la comparaison entre ces collectivités pourtant toutes deux catholiques, c'est l'omniprésence du religieux dans la vie de l'enfant québécois, et ce, dès sa naissance suivie d'un baptême rapide et de l'attribution systématique de Marie ou de Joseph comme autre prénom. Aimé et discipliné un peu comme son cousin de France, le petit québécois connaît une éducation familiale qui semble davantage imprégnée d'un recours aux normes et sanctions d'inspiration religieuse.

Pourtant, cette religiosité se manifeste plus pleinement au moment de comparer la vie scolaire. Si pauvre soit-il, l'enfant cachois bénéficie du système d'éducation obligatoire mis en place par Jules Ferry à la fin du XIX^e siècle et fréquente un solide bâtiment de pierre au centre du village, adjacent à la mairie. L'enfant des campagnes québécoises doit se contenter de l'école de rang qui prédomine pendant les années 1920. Par contraste avec l'organisation centralisée et l'extrême ritualisation de la vie scolaire française imposant les mêmes scénarios dans toutes les écoles du pays, le cadre matériel précaire de l'école de rang, l'engagement local de la maîtresse et la surveillance de l'école baignent dans le cadre paroissial. Malgré ces aspects variables et aléatoires du système, les programmes et les manuels établis par le conseil de l'Instruction publique, largement contrôlé par l'Église, définissent les objectifs et les contenus communs des enseignements. À l'éducation morale et nationale qui accompagne les b a ba du rejeton cachois, s'oppose l'éducation religieuse de l'enfant québécois.

Le chapitre comparant l'instituteur, personnage prestigieux de la vie normande, et la maîtresse, souvent jeune et inexpérimentée de la campagne québécoise, ne laisse aucun doute sur les avantages pédagogiques de chaque régime. Pourtant, quelques aspects positifs ressortent de la moindre rigidité dans les apprentissages scolaires d'ici et d'une proximité entre l'école et le milieu de vie. Car si l'école française a institué la distribution des prix pour inculquer le principe de la rétribution du mérite dans cette école en principe pour tous, les rites villageois qui perdurent dans le Caux autour de la communion solennelle semblent autant d'occasions de réaffirmer les injustices d'une société fortement hiérarchisée. En comparaison, l'école québécoise offre une moindre organisation des rites de fin d'année et surtout tarde à instaurer un certificat d'études consacrant les étapes du primaire et ouvrant l'accès au secondaire. En particulier l'école de rang, tous âges confondus, s'inscrit encore dans un paysage communautaire; la première communion puis la communion solennelle y sont des cérémonies religieuses encore à peine marquées de fêtes familiales.

Cette reconstruction des univers scolaires et religieux autour des enfants fait apparaître, à travers des pratiques très concrètes et quotidiennes, les tableaux contrastés de deux sociétés rurales d'une même époque, dont on connaissait les différences idéologiques et institutionnelles. On pourrait certes s'interroger sur l'aspect sélectif des sources privilégiant les vieilles paroisses riches le long du Saint-Laurent et souligner le côté un peu monolithique du Québec rural évoqué. L'accent mis à peu près uniquement sur les écoles de rang, alors que bon nombre d'enfants fréquentaient par la suite ou dès le primaire les écoles mises sur pied par les religieux au village, renforce sans doute l'aspect précaire des milieux scolaires décrits. De même, l'engagement précoce des enfants à l'extérieur de la famille avait cours non seulement dans le pays cauchois mais dans plusieurs régions du Québec à l'époque des migrations et des manufactures. Les hiérarchies existantes dans les campagnes sont gommées un peu vite et rien n'est dit des écarts de certains en matière de religion. Malgré ces réserves qui n'entament en rien l'intérêt du livre, dans l'ensemble, les portraits tracés demeurent non seulement pittoresques mais vraisemblables, et la comparaison fait ressortir des différences importantes.

Dans deux contextes socio-économiques et politiques distincts, l'étude permet de constater que l'institution scolaire semble au pays de Caux jouer un rôle primordial comme agent de changement dans le monde des enfants; au Québec, sans que l'instruction soit entièrement négligée, la source des changements semble venir des progrès de la vie matérielle et d'une adoption plus rapide de la médecine et de l'hygiène, et se manifeste d'abord dans la vie familiale. Malgré ces observations générales, l'école pénètre peu à peu la vie des enfants québécois, si imprégnée soit-elle d'une symbolique religieuse. Quant aux rites de la communion solennelle, moins célébrée dans les campagnes d'ici, s'ils font ressortir qu'en Normandie le côté familial l'emporte sur le côté social, leur interprétation en tant que «tradition» devrait considérer leurs aspects de rituel moderne de l'enfance, ce dont témoigne leur diffusion dans les villes québécoises à la même époque.

Denise LEMIEUX

Institut québécois de recherche sur la culture.
